

A Casablanca, un cocon pour les enfants migrants :

« C'est le grand vide sentimental en nous »



Par [Mustapha Kessous](#) (Casablanca, Maroc, envoyé spécial) Publié aujourd'hui à 16h00

Fondé il y a trente ans, le foyer Bayti aide une quarantaine de jeunes résidents à devenir des adolescents comme les autres, dont cinq Subsahariens.

Les filles se sont maquillées, les garçons ont enfilé leur plus beau tee-shirt, la fête peut commencer. La musique est si forte qu'elle fait presque vibrer les murs blancs de Bayti – « ma maison » en arabe –, un foyer situé à l'est de [Casablanca](#) qui héberge des enfants marocains en difficulté ou en rupture familiale et de très jeunes migrants. Un vendredi après-midi de juillet, ils s'amuse avec leurs éducateurs. La fin d'année scolaire et les bons bulletins méritent bien une danse, même sur du Patrick Sébastien.

Sur les 45 résidents du centre, cinq sont originaires d'Afrique de l'Ouest. Cinq enfants restés au bord des routes migratoires, là où plus personne ne les attend : Maymouna au caractère bien trempé, le souriant Fatim, l'immense Amy et ses rires interminables, Aboullah, le plus réservé, et enfin Aboubakar, sérieux et révolté. Ils sont Ivoiriens ou Sénégalais, de 11 à 19 ans, installés depuis cinq ou six ans dans ce foyer où ils apprennent à devenir des adolescents (presque) comme les autres.

Dans le bâtiment sécurisé, ils ont un cadre, un suivi médical et psychologique. Comme n'importe quel enfant, ils sont scolarisés à l'école publique et suivent le cursus en darija, l'arabe dialectal. Le wolof du Sénégal, Aboullah l'a oublié ; le dioula de Côte d'Ivoire, Maymouna, Fatim, Amy et Aboubakar ne s'en souviennent plus. « *C'est ça la migration pour les enfants, c'est l'effacement de notre identité, soupire Aboubakar, 19 ans, qui a quitté Abidjan le 1^{er} janvier 2019. Je ne me suis pas construit comme un Ivoirien, je n'ai pas appris les coutumes de mon pays. Je suis un étranger pour mes propres frères.* »

Des parcours similaires

Bayti, qui existe depuis trente ans, a accueilli un premier enfant subsaharien en 2011. « *Il y a de plus en plus de très jeunes migrants subsahariens au Maroc* », constate Jafaar Albaz, membre de l'association, par ailleurs référent mineur dans ce pays pour l'Organisation internationale des migrations (OIM). Il explique que certains arrivent avec

un parent ou un proche, espérant trouver du travail dans une ville du royaume ou rejoindre l'Europe en traversant l'Atlantique, la Méditerranée ou les enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla. D'autres partent seuls ou entre amis, à pied ou en voiture, poussés par la misère quotidienne. « *L'aventure* », disent-ils, comme une dernière chance d'aider la famille.

Dans la cour de récréation de Bayti, à Casablanca, le 7 août 2025.
IMANE
DJAMIL
POUR « LE
MONDE »



Dans la salle de classe et d'informatique de Bayti, à Casablanca, le 7 août 2025. I

Difficile de mesurer l'ampleur de ce phénomène au Maroc. En 2024, l'OIM n'a identifié que 639 enfants subsahariens. « *C'est très peu, concède Jafaar Albaz. Les chiffres ne reflètent pas la réalité. Ils vivent à la rue, dans les forêts, dans des squats et sont hors de nos radars.* » Une présence perceptible jusqu'aux Canaries, où le gouvernement régional débordé en fin d'année, accueillait encore près de 6 000 mineurs non accompagnés – pour la plupart Sénégalais – pour seulement 2 000 places disponibles.

Les cinq jeunes rencontrés par *Le Monde* ont des parcours qui se ressemblent : ils ont été envoyés au Maroc par leur famille ; confiés à un proche, un ami parfois même un inconnu censé veiller sur eux et les mener jusqu'en Europe. Avec le risque de mourir en mer. Une fois là-bas, ils devaient retrouver, comme Amy, un parent déjà installé et une vie meilleure... Pour ces ados, le voyage jusqu'au Maroc s'est fait en avion : les Sénégalais peuvent y entrer sans visa, ce fut aussi le cas – jusqu'en septembre 2024 – pour les Ivoiriens.

Exil forcé

Mais la suite du périple ne s'est pas déroulée comme prévu ils n'ont jamais atteint l'autre rive. Un jour, ils ont été séparés ou lâchés par leur protecteur. Et ils se sont retrouvés seuls. Que faire ? Où aller ? La rue, les squats,

la mendicité... « *J'en ai honte encore aujourd'hui, confie Aboubakar. J'ai même arrosé des tombes dans les cimetières pour gagner 1 dirham [0,09 euro].* » D'autres ont subi des agressions, parfois sexuelles. « *Ils ont vécu des horreurs absolues et ont assisté à des situations traumatisantes, explique Mostafa Assmar, un autre responsable de Bayti et coordinateur du programme « rue ».* *Et malgré toutes ces épreuves, ils arrivent à grandir.* »



Dans la cour de récréation de Bayti, à Casablanca, le 7 août 2025.

Mais les séquelles sont là, elles se lisent dans leurs yeux, lourds de

chagrin quand ils évoquent leur exil forcé. Fatim avait 5 ans quand elle a quitté Abidjan, Amy était encore plus petite. Abdoullah, lui, semble perdu. Ce garçon au visage délicat et les épaules légèrement relevées a une histoire à part. Il serait né à Casablanca, mais Bayti n'en a pas la certitude. L'association n'est pas sûre ni de son véritable prénom ni de son âge : 11 ans, peut-être un peu plus. Aucun extrait de naissance n'existe.

On suppose qu'il a passé ses premières années auprès de sa mère qui survivait de dons d'une ONG. « *Elle était violente avec moi* », se rappelle Abdoullah. Puis un jour, elle est rentrée à Dakar, le laissant derrière elle. Il s'est vite retrouvé avec une bande d'enfants à errer dans les rues de Témara, au nord-est de Casablanca. Dans cette cité balnéaire, il a été recueilli par une association avant d'être placé à Bayti en 2020.

Abdoullah voudrait revoir sa mère. « *Il pleure souvent* », raconte Aboubakar qui a choisi de partager sa chambre avec lui pour le rassurer. Il aimerait prendre le garçon dans ses bras, mais hésite. « *Moi, je ne me rappelle pas que quelqu'un m'ait pris dans les bras, explique-t-il derrière ses lunettes carrées. C'est le grand vide sentimental en nous.* »

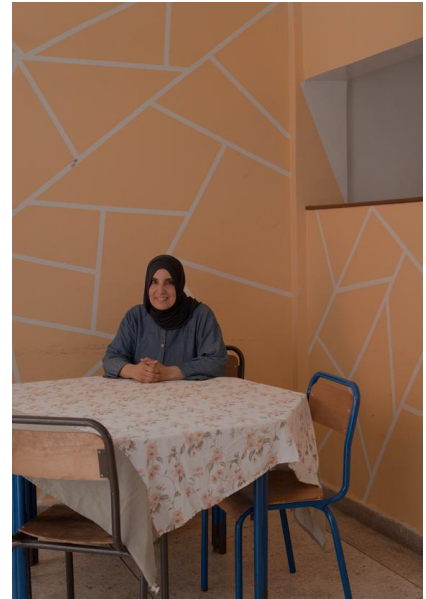
« Je me sens chez moi ici »

Ces derniers mois, Abdoullah multiplie les bêtises, les provocations. Il espère se faire renvoyer au Sénégal et retourner ainsi auprès de sa mère. Les responsables du foyer ne sont pas contre, mais un doute persiste : est-elle vraiment sa mère ? « *On cherche à vérifier, souligne Abderrahman Bounaim, un autre responsable de Bayti. Obtenir des papiers depuis les pays d'origine est très compliqué et leurs ambassades au Maroc ne nous aident pas vraiment.* »

Renouer les liens familiaux, c'est l'autre mission de cette association financée par des institutions internationales comme l'OIM. L'ONG tente de retrouver parents ou

proches, au pays ou à l'étranger. « *L'idée n'est pas de garder les enfants au foyer, insiste Abderrahman Bounaim. S'ils peuvent réintégrer leur cellule familiale, ils partiront.* » Fatim, par exemple, s'appête à rejoindre une tante au Canada.

Bouchra Benslimane, éducatrice spécialisée à l'association Bayti, à Casablanca, le 7 août 2025.



Pendant le cours d'éducation civique, il a été question d'écoresponsabilité et de sécheresse. Bouchra Benslimane emmène le groupe au jardin où elle fait une

démonstration, à Casablanca, le 7 août 2025.

S'ils ne partent pas, les autres pourront rester au Maroc, poursuivre leur scolarité et continuer à habiter quelques années à Bayti après le bac. Aboubakar, lui, le passe l'an prochain. Quand il a quitté son pays, il voulait venir en France pour poursuivre l'école : à Abidjan, il a été obligé d'arrêter les cours pour aider sa famille. Aujourd'hui, il n'est plus question d'aller en Europe. « *Pour y faire quoi ?* », interroge-t-il. Il rêve de devenir ingénieur et d'intégrer l'Académie royale militaire. Mais l'école est réservée aux Marocains. « *C'était ma façon de dire merci à ce pays qui m'a accueilli, clame-t-il. Je me sens chez moi ici.* »

Certains soirs, le jeune homme rejoint les maraudes de l'association qui sillonnent Casablanca pour aller à la rencontre des enfants des rues – Marocains ou Subsahariens –, leur offrir des brioches chocolatées Spofy et un peu de réconfort. « *La migration te fait grandir avant l'heure, résume Aboubakar. La migration a volé ma jeunesse.* »